

Roch Hashanah 5781 : sur les bancs et sur notre canapé

Rabbi Lisa Grushcow, Temple Emanu-El-Beth Sholom

Eh bien, en voilà une que je n'ai pas vue venir.

Quelle année que cette année 2020 !

Depuis que je suis devenue rabbine, j'ai toujours aimé voir le sanctuaire de Roch Hashanah rempli. Chaque année, je regarde autour de moi et je vous vois à vos places habituelles. Peut-être préférez-vous les allées, peut-être préférez-vous rester au fond ; peut-être préférez-vous vous asseoir devant, ou peut-être aimez-vous vous mettre n'importe-où, pourvu qu'on ne vous voie pas ; peut-être vous asseyez-vous près de la plaque d'un être cher, ou peut-être vous placez-vous avec les membres de votre famille ou vos amis. J'aime quand vous rentrez, que je sais qui vous cherchez et où cette personne est assise, et quand je vous vois sourire une fois que vous vous êtes trouvés. Après cela, j'essaie de voir qui vient ici pour la toute première fois, cherchant la bonne place, cherchant la bonne page et, avant tout, cherchant du sens.

Sachez que vous me manquez. Si une rabbine prononce un sermon dans un sanctuaire vide, ce sermon est-il vraiment en train d'être prononcé ? En l'occurrence, oui. Car, cette année, au lieu de vous asseoir sur les bancs du Temple, vous avez invité le Temple dans vos maisons. Comme je suis reconnaissante que vous ayez répondu « présent » en ces temps inhabituels et inédits.

L'un des effets secondaires de cette pandémie est que les membres des clergés des religions du monde entier se sont mis à communiquer bien plus qu'à l'habitude, échangeant leurs idées, prêtant secours à tout un chacun et, assez souvent, blaguant ensemble. Il y a un très bon *meme* qui circule, et qui va comme suit : « Les pasteurs : J'assiste à 26 rencontres par semaine pour trouver un moyen d'accueillir les fidèles en personne à l'église. Les fidèles : nous, on peut suivre l'office depuis le canapé, on reste en pyjama, on boit du café, et on peut couper le son quand on veut. Ça ira bien, merci ! »

En ce moment, je vous parle depuis notre sanctuaire. Il me semblait important qu'il ne soit pas entièrement vide en ce jour. Toutefois, comme la plupart d'entre nous, je suis restée près de chez moi ces derniers temps. La plupart du temps, je reste assise dans la petite pièce qui jouxte la salle à manger, et j'enseigne ou je conseille, je conduis l'office et je suis des webinaires, j'assiste à des rencontres et j'accomplis plusieurs tâches en même temps, le tout avec une connexion WI-FI incertaine, avec

les enfants et les animaux de compagnie qui me courent autour. Contrairement au *meme*, je ne travaille pas en pyjama. Le café, par contre ? Disons que j'en suis à ma troisième grosse boîte de café Tim Horton's.

Les derniers mois ont constitué un immense défi pour la vie de synagogue, puisque nous avons appris à nous rencontrer autrement ; et nos retrouvailles à venir entraîneront également leur lot de défis. Moi, la rabbine qui vous incite à vous asseoir proches les uns des autres, à partager vos histoires et à chanter, je devrai vous demander de vous espacer et de vous taire. J'ai toujours cru que Dieu avait un sens de l'humour, mais je ne savais pas qu'il était si piquant. Il y a eu des moments au cours des derniers mois où j'ai eu l'impression de constamment faire face à des problèmes sans solutions, des problèmes logistiques, existentiels, ou tout cela à la fois. Il y a eu des moments où j'étais proche du désespoir.

En revanche, je tire un immense réconfort d'un texte juif un peu bizarre, qui a presque deux mille ans. Le texte commence ainsi : « Dix choses ont été créées la veille du Shabbat au crépuscule... », puis il enchaîne en énumérant ces choses, qui vont de l'arc-en-ciel après le déluge à la manne que les Israélites ont mangée dans le désertⁱ. Rabbi Dani Segal se sert de ce texte pour se figurer Dieu, en train de se dépêcher de finir la création avant le tout premier Shabbatⁱⁱ. Dans ce moment crépusculaire, Dieu a fait certaines choses qui seraient utiles à des instants bien précis de l'avenir. Pourquoi ? Parce que, comme l'enseigne Rabbi Segal, Dieu savait deux choses. La première, c'est que les choses finissent toujours par mal se passer. La deuxième, c'est que quand, effectivement, ça se passe mal, il y aura quelque chose pour nous aider ; nous aurons déjà ce dont nous avons besoin. Nous n'aurons qu'à ouvrir les yeux et à voir.

Les lectures de la Torah pour Roch Hashanah portent toutes sur la vision. Agar, errant dans le désert avec son fils Ismaël, assoiffée et sur le point de mourir, lève les yeux et voit un puits. Elle nomme l'endroit *Adonai Roi*, le lieu où Dieu l'a vue. Abraham emmène son fils Isaac pour qu'il soit sacrifié ; il voit tout d'abord le lieu indiqué par Dieu ; il dit à Isaac que Dieu observera le sacrifice ; mais par la suite Dieu l'arrête, et Abraham lève ses yeux et voit un bélier qui attend d'être sacrifié à la place d'Isaac. Ce bélier, en passant, était l'une des dix choses créées par Dieu au crépuscule, en prévision de cet instant précis. Cet épisode se conclut lorsqu'Abraham nomme l'endroit *Adonai Yireh*, ce qui veut dire : « Dieu verra ».

Et donc, nous avons vu et trouvé des solutions. L'office de ce matin vous est présenté grâce à un soliste cantorial ; un éditeur audio ; un éditeur vidéo ; un vidéographe

et streameur en direct ; deux ingénieurs du son ; trois vidéographes ; trois organistes situés dans trois villes différentes ; huit choristes enregistrés deux par deux ; tous réunis grâce à notre directrice musicale dévouée et talentueuse, Rona Nadler. Tout ça pour que vous et moi puissions entendre les prières ce matin, prendre une grande respiration et sentir, dans nos cœurs, que oui, c'est bien Roch Hashanah.

Mais en ce moment, nous ne trouvons pas au studio d'enregistrement. Nous sommes en direct, moi dans un sanctuaire vide, et vous sur votre canapé. Et j'aimerais que nous nous demandions, en cet instant étrange : Que pouvons-nous voir, lorsque nous levons les yeux – non pas depuis la montagne de Dieu, mais depuis notre canapé ? Quelle vision peut nous inspirer ? Que voyons-nous depuis chez nous ?

Voici une histoire :

Il y avait une fois un homme du nom d'Azyk, fils de Reb Yekl, de Cracovie. Un soir, Azyk rêva d'un grand trésor, caché sous le pont de Varsovie. Tôt le lendemain matin, Azyk se réveilla et se rendit à Varsovie. Lorsqu'il s'approcha du pont, un gardien lui demanda : « Que fais-tu ici ? » « J'ai rêvé », répondit Azik, « qu'il y avait un trésor caché ici, et je suis venu le chercher. » « C'est drôle, » dit le gardien, « moi aussi j'ai rêvé d'un grand trésor hier soir, sauf que le mien était caché dans le four d'un homme nommé Azyk, fils de Reb Yekl de Cracovie. » Tout étonné, Azyk fit demi-tour et retourna chez lui, et, comme on pouvait s'y attendre, lorsqu'il ouvrit son four, il y trouva un grand trésorⁱⁱⁱ.

Il y a des trésors que l'on peut trouver chez soi. Pour reprendre la formulation de Rabbi Alan Lew, le trésor « se cache dans le four, dans la cuisine, dans la pièce de la maison qu'on utilise le plus fréquemment. Il est caché en pleine lumière... Tout ce que l'on doit faire, c'est se rendre dans l'endroit le plus évident, le moins exotique de la maison et ouvrir la porte, tout simplement.^{iv} »

Comprenez-moi bien, cependant : lorsque nous rouvrirons les portes de notre Temple, je compterai sur votre présence. La synagogue est une *Beit Knesset*, une maison de l'assemblée. Comme nous avons hâte de nous rassembler ! Comme nous accomplissons de belles choses, lorsque nous nous rassemblons ! Mais la synagogue est aussi une *Beit Knesset*, une *Maison* de l'assemblée, un lieu qui s'inspire de la maison juive. Nous avons besoin de ces deux endroits – le Temple et la maison –. Les deux ont des choses à nous apprendre.

Il y a deux mille ans, lorsque le Temple de Jérusalem fut détruit, la synagogue prit de l'importance – mais la maison aussi. Le système du sacrifice fut remplacé par les prières – mais aussi par la table à manger. Une psychologue spécialiste de la famille, la docteure Wendy Mogel, souligne que « l'une des expressions traditionnelles juives pour désigner la *maison* est la même que le terme qu'on emploie pour désigner le lieu de culte : *mikdash me'at*, soit "le petit lieu sacré". Elle a le potentiel d'être le lieu le plus sacré sur terre^v ».

À cet instant-ci, il serait attendu de vous inviter à vous lever de votre canapé pour aller vers la cuisine ; de vous parler du lien entre les juifs et la nourriture ; et même, si je me sentais particulièrement aventureuse, de vous parler de comment manger kasher. Je pourrais bien prononcer un tel sermon. Mais à vrai dire, lorsque mes enfants veulent faire mon éloge, ce ne sont pas mes talents de cuisinière qui les inspirent. Et surtout, je ne pense pas que quiconque d'entre nous ait besoin de ce genre de sermon cette année. Bien sûr, certaines personnes ont fait des choses géniales chaque semaine, avec des levains ou des challah à cuire. Mais d'autres se sont débrouillés avec des pizzas surgelées, combinant le travail et l'école, ou ne se sont pas donné la peine de cuisiner parce qu'ils se sentaient trop seuls, ou ont dû gratter le fond de leurs armoires, simplement pour trouver de quoi manger.

Rester à la maison ne se résume pas simplement à la nourriture. Cette année, rester à la maison, c'est tout bonnement héroïque ; nous protégeons les autres en même temps que nous-mêmes. Mais la maison est plus qu'un refuge. Si notre maison est un endroit sûr, comme nous espérons qu'elle le soit pour tout le monde, alors rester à la maison, ça veut dire pouvoir se détendre et baisser sa garde. Et je me demande si, parfois, la synagogue n'est pas un lieu où, malgré nos efforts, vous avez l'impression que vous devez rester sur vos gardes et jouer la comédie. Alors, qu'est-ce que les derniers mois nous ont montré, ces mois durant lesquels nous avons pu voir l'intérieur des maisons de tout le monde ? Croyez-moi, je comprends le réflexe (parfois, le besoin) de mettre un faux arrière-plan, ou bien d'éteindre la caméra. Mais pensez à ce que nous avons vu. Nous avons vu les animaux et les enfants traverser l'écran, dans des moments magnifiques et gênants tout à la fois. Nous avons vu nos vraies vies, avec leurs frontières perméables. Nous avons donné à voir notre côté désordonné, notre solitude, ainsi que notre désir de créer des liens. J'ai vu des gens apprendre à utiliser les ordinateurs, ou qui ont persévéré malgré les problèmes techniques ; certains d'entre vous n'ont peut-être même pas d'ordinateurs et utilisent les tablettes que le Temple vous a prêtées, ou bien nous suivent par téléphone. Il y en a qui viennent à l'office ou aux cours pour la première fois, dans le confort de leur foyer. Des gens qui vivent au Nouveau Brunswick, en Écosse, à

Cleveland, à Ottawa et à New York ont trouvé un moyen de se joindre à nous depuis leur maison. Rester à la maison nous permet de nous contacter autrement, mais cela nous permet aussi de nous regarder autrement. Rester à la maison nous permet de jeter un autre regard sur *nous-mêmes*. Il se pourrait même que rester à la maison nous permette de voir Dieu d'une autre manière, moins intimidante et plus intime.

La pasteure et poétesse Ruth Wells voit juste lorsqu'elle écrit ceci :

Dieu est discrètement rentrée chez elle,
Libérée des attentes qui viennent avec un bâtiment « consacré »,
Elle consacre tous ses efforts à s'exprimer vraiment.

Installée, désormais, dans le confort de sa bonne vieille table à manger, elle partage le pain avec ses amis.

Et elle rit.

Et elle pleure.

Dans ce lieu sacré qu'est la maison.^{vi}

J'ai écrit ce sermon dans ce lieu sacré qu'est ma maison – tout comme vous écoutez depuis chez vous. Je l'ai écrit là où se trouvait jadis la table de ma Bubbe et de mon Zayde, un modèle classique des années 1950, en prélat avec des mouchetures dorées. Autour de cette table, nous jouions au rami et nous prenions du thé et des biscuits, et ce que j'ai appris autour de cette table quand j'étais petite irrigue chacune de mes paroles à ce jour.

Mes grands-parents fréquentaient assidument la synagogue. Ils l'ont fréquentée assidument toute leur vie, que les temps aient été durs ou heureux. Ils le faisaient parce qu'ils savaient déjà ce que nous savons aujourd'hui : ils savaient que, peu importe les circonstances, les synagogues sauront toujours nous lier entre nous. Et ils savaient que, de concert avec la vie à la maison, la synagogue nous aide à devenir la meilleure version de nous-mêmes. Quand nous nous asseyons sur ces bancs, nous nous tenons un peu plus droits, nous nous comportons un peu mieux ; nous nous élevons à un niveau dont nous savons qu'il est à notre portée.

Voici ce que le Rav Kook nous enseigne :

« Bénis sois-tu dans la cité » - que ta maison soit proche de la synagogue.
Pourquoi ? Parce qu'il y a des gens dont le comportement à la maison diffère grandement de leur comportement à la synagogue. À la synagogue, ils respectent

les moindres détails de la loi, mais à la maison, non. Ceux-là, leurs maisons sont loin de la synagogue, et la synagogue n'a aucune influence sur leur vie domestique. C'est une bénédiction que votre maison soit proche de la synagogue – que l'esprit de la synagogue puisse saturer votre maison aussi.))^{vii}

Beit Knesset – le lieu où nous nous rassemblons. Le lieu où nous apprenons nos traditions et nous vivons nos valeurs primordiales. Le lieu où nous pouvons accueillir l'étranger, et où nos voix s'unissent. Le lieu où les générations se rencontrent, où un couple nouvellement marié peut être appelé à la bimah à la suite d'un couple qui célèbre ses cinquante ans de mariage. Le lieu où nous fêtons nos bébés et nos *B'nei Mitzvah* et prononçons le *kaddish* pour nos morts, le lieu où nous investissons les amours et les deuils les uns des autres, où nous faisons tous partie des vies les uns des autres.

Lorsque nous reviendrons à la synagogue, j'aimerais que nous y apportions la grandeur et la connexion du Temple – et aussi l'intimité et l'immédiateté de la maison. Je veux que l'esprit de la synagogue sature nos maisons, et que l'esprit de nos maisons sature la synagogue. Cela se traduira notamment dans des termes logistiques – des offices et des cours hybrides, par exemple, où on pourra soit venir au Temple, soit rester chez soi de l'autre côté de l'écran. Nous aurons à faire des choix pratiques : les bancs ou le canapé. Mais cela se traduira aussi en des termes existentiels : il faudra rassembler meilleur des deux mondes afin de renouveler notre vie juive. Car notre judaïsme a toujours été synonyme d'intégration ; nous honorons à la fois notre tradition et qui nous sommes. Nous sommes les mêmes sur les bancs que sur notre canapé.

Nous sommes encore en 2020, mais 5780 est terminée. Depuis ce sanctuaire, depuis nos maisons, nous accueillons 5781.

ⁱ Michna, Avot 5:6.

ⁱⁱ Cet enseignement est tiré de Rabbi Dani Segal, « Reinventing Ourselves: New Paths for Connection and Communication through Tanakh, Talmud, Midrash, and Hasidut », HartmansSummer@Home, 15 juillet 2020. Les interventions et les sources de Rabbi Segal se trouvent sur <https://summer.hartman.org.il/agenda/session/275525>.

ⁱⁱⁱ Rabbi Segal a partagé une version de cette histoire, tirée des paraboles de Rabbi Nehman de Bratslav dans son intervention. Cette version du sermon demeure plus proche de celle qu'a partagée Rabbi Alan Lew dans son livre *Be Still and Get Going* (New York, 2005), p. 2-4.

^{iv} Lew, p. 5.

^v Wendy Mogel, *The Blessing of a Skinned Knee* (New York, 2001).

^{vi} <https://twitter.com/Ruthmw/status/1256317999792832512>, @Ruthmw, Twitter, le 1^{er} mai 2020.

^{vii} Traduit depuis Meged Yerahim, cité par Aharon Yaakov Greenberg, éd., et Rabbi Dr. Shmuel Himelstein, trad., *Torah Gems – Itturei Torah* (Tel Aviv, 1998), v. 3, p. 291.